

Souvenirs d'expatrié de Georges Blaha

Chapitre III : Séjour au centre Cirad de Montpellier

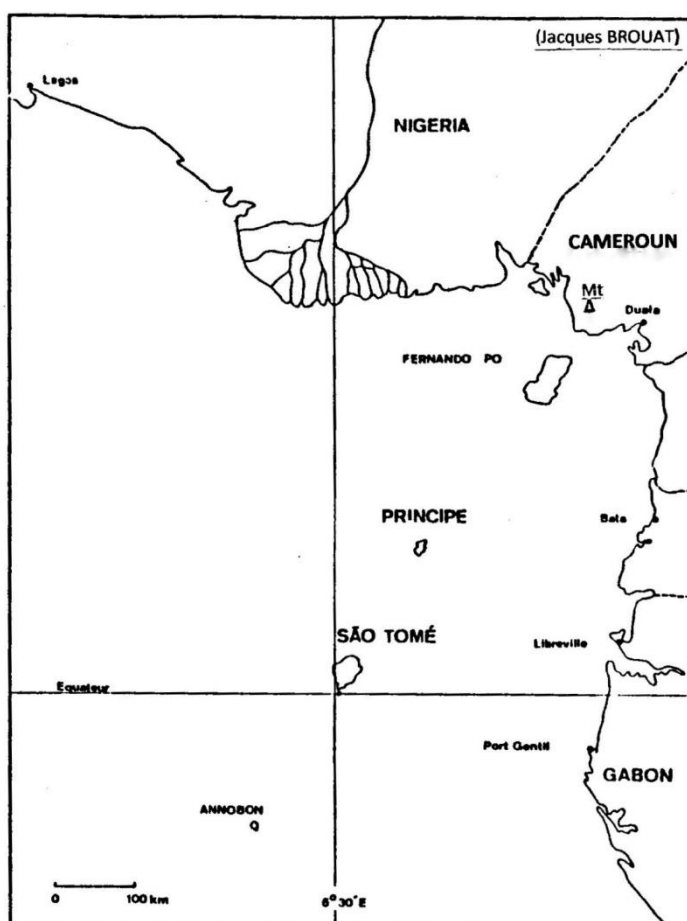
Activité « Echappées outre-mer » – L'île de São Tomé « III ST »

Il y eut après l'été de 1984 à l'IRCC (Institut de recherche sur le caféier et le cacao), tant à Paris qu'à Montpellier, une sorte d'agitation frénétique qui gagna à souhait mon chef de service à Montpellier, Raoul Amédée Muller : il s'agissait pour lui de sauver le « soldat São Tomé », et cela lui tenait à cœur depuis un bon moment... Pour ce tout petit pays, São Tomé et Príncipe, face au risque de perdre l'une de ses principales ressources, son cacao, troisième denrée alimentaire la plus vendue après son sucre et son café, la demande du gouvernement santoméen auprès du Programme de coopération technique de la FAO (Food and Agriculture Organization) devait se concrétiser le plus rapidement possible par l'intervention technique du Cirad. L'IRCC était tout désigné : ce sigle, identifiant un des départements du Gerdac, remplaçait celui d'origine, IFCC, où le R de « recherche » avait pris la place du F (pour « français ») sans modifier la signification des deux C, l'un restant « caféier » et l'autre « cacao ». A Montpellier, nous étions en pleine restructuration : le Gerdac lui-même allait se changer en Cirad (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement) créé par décret, le 5 juin 1984 et effectivement le 1^{er} janvier 1985, intégrant les départements alors présents à Montpellier (IRAT, IRCT, IRFA, IRCA, IRHO et IRCC).

Mais qu'elle était dans les années 1980, la situation exacte de São Tomé et Príncipe ?

Rôle géo-écologique et son impact économique à l'époque des missions

Dans le golfe de Guinée, à environ 350 km du Gabon, l'archipel, d'origine volcanique, aligné de ce fait sur le Mont Cameroun et l'île Bioko (ex-Fernando Po), se compose essentiellement de deux îles, São Tomé (850 km²) et Príncipe (140 km²), à environ 150 km l'une de l'autre. L'archipel fut découvert par les Portugais en 1471, exactement le 21 décembre, jour de la Saint Thomas.



Situation géographique de la République de São Tomé et Príncipe dans le golfe de Guinée

(dessin de Jacques Brouat, graphiste au laboratoire de chimie-technologie de l'IRCC, au centre du Cirad de Montpellier, 1985).

Lusophone, le pays a connu un régime marxiste prolongé de 1975 (date des accords sur l'indépendance entre Portugais et Santoméens à Alger) jusqu'à 1990, date de l'instauration d'un régime démocratique multipartite, peu de temps donc après la chute du mur à Berlin qui allait marquer la fin du régime communiste soviétique.

Après leur introduction par les Portugais, en 1822, les plants de cacaoyers bénéficiant de situations exceptionnelles (géographique, climatique et pédologique) assurèrent l'essor de la cacaoculture à São Tomé et Príncipe : en 1913, avec une production de 36 000 t, ce tout petit pays se classa, en ce début de XX^e siècle, premier producteur mondial de cacao (d'où son surnom, « île Chocolat »). Toutefois, le déclin de la production ne fit que s'amplifier aux décades suivantes pour se stabiliser dès 1929-1933 (*S. Tomé e Príncipe, sob o ponto de vista agrícola*, Carvalho Rodrigues, 1974), soit au tiers de sa meilleure production, chiffre insignifiant comparé à la production mondiale actuelle de plus de trois millions de tonnes.

Des alertes sérieuses, avec les mesures à prendre en conséquence, avaient été lancées dans des rapports pour la FAO par des missions IFCC et IRCC (Raoul Amédée Muller, 1977 et 1984). Plusieurs raisons à ce déclin en cacao furent évoquées : une distribution des terres commencée dix ans après le départ des colons portugais et qui a permis aux anciens ouvriers des *roças* de devenir propriétaires de petites parcelles et comme devait, près de deux décades plus tard, le souligner Philip Aguilar spécialiste du cacao africain au Cirad, « des ouvriers certes devenus propriétaires mais devant encore acquérir un esprit de chef d'entreprise, ce qui implique le sens des responsabilités et la prise d'initiatives » (interview du *National Geographic, Du Cacao au Chocolat*, p 15, 2002). Mais bien auparavant aussi, à cause de plusieurs autres mesures agronomiques, comme un déboisement, en 1919-1923, une introduction, en 1944-1948, de nouvelles essences d'arbres d'ombrage – des érythrinae – avec pour inconvénient l'accompagnement d'une entomofaune nouvelle pouvant avec elle accroître le nombre de ravageurs (*Approche écologique de l'entomofaune*, J. Derron, 1977) et, en tout premier lieu, les pertes provoquées par une pourriture des fruits redoutée depuis toujours, *pela podridão parda dos frutos*, appelée dans le pays *mildio* (De Almeida *et al*, 1910). De plus, le remplacement des Amelonados (bas forasteros) dans les plantations d'origine par des plants hybrides Trinitarios, à partir de la Côte d'Ivoire, n'apparaîtrait pas comme des plus judicieux quant à une capacité d'adaptation aux écosystèmes santoméens (Pierre Jadin, communication personnelle, 2017).

De façon globale, au cours des années 1980, à la pauvreté des ressources économiques s'ajouta un taux élevé de la démographie (taux de croissance 2,2 % par an) entraînant la moitié de la population à vivre sous le seuil de pauvreté, si bien que l'aide internationale est intervenue à tous les niveaux : annulation des dettes (FMI, BAD), financement de la Banque Mondiale en ce qui concerne l'agriculture et celui du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) principalement pour l'enfance avec la création de crèches et de dispensaires...

Assistance technique

Le constat était sans appel : plantations morcelées, cacaoyers vieillissants, ravageurs multiples (insectes, rongeurs...), programmes inadaptés de rénovation des parcelles car présentant un déroulement des fructifications synchrones aux périodes pluvieuses les plus favorables aux attaques cryptogamiques, notamment aux *Phytophthora* ; sur la vingtaine d'isolats récoltés, deux espèces seront identifiées à Montpellier, *Phytophthora palmivora* en zone basse et *P. megakarya* en altitude, cette espèce étant la plus dommageable pour le cacaoyer.

Dans un premier temps, une assistance sous forme d'un apport direct et massif en matériel phytosanitaire fut réalisée, puis, par des missions spécifiques en phytopathologie, entomologie et pédologie. C'est donc dans ces circonstances que se sont déroulées mes trois missions de phytopathologie à São Tomé :

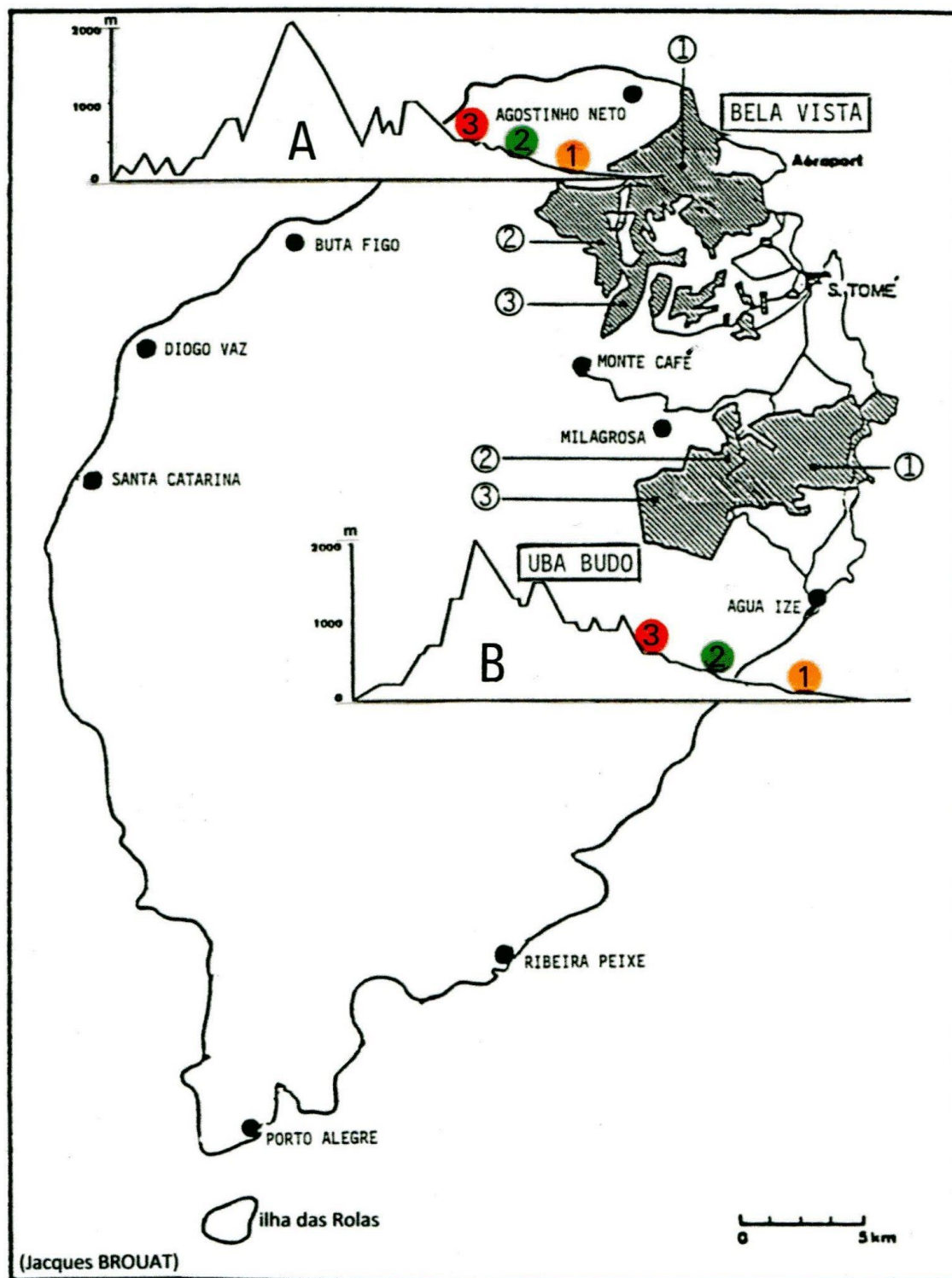
1) Deux premières missions, du 06 mai au 05 juin 1985, et du 07 au 26 octobre de la même année, pour une mise en place et le suivi d'une étude épidémiologique de la pourriture brune des cabosses pour évaluer les dégâts réels de la maladie et son évolution dans différents

écosystèmes, avec comme règle de noter les effets pour en trouver les causes. Furent concernées deux grandes *roças*, avec leurs sièges agricoles dirigeants, les *sedes*, Bela Vista et Uba Budo, et leurs entreprises d'exploitations agricoles collectives, *empresas estatais agropecuarias*, en basse altitude (sur la carte, code 1, pastille orange), moyenne altitude (code 2, pastille verte) et haute altitude (code 3, pastille rouge). Les instances financières, Banque Mondiale et FAO, acceptèrent que cette étude épidémiologique soit réalisée par des observations durant trois années consécutives et leurs résultats analysés à Montpellier par les services IRCC de phytopathologie et de biométrie (ce qui fut fait en 1992 par une stagiaire santoméenne, Ana-Maria de Jesus Costa Deus Lima) ;

2) Cinq ans plus tard une troisième mission, du 17 juillet au 02 août 1990, dans le cadre du Projet Poto – du nom de la station de recherche agronomique et forestière de São Tomé – incluant exclusivement l'assistance technique de l'IRCC, toujours en ce qui concernait la lutte contre le *mildio* des cabosses mais aussi une réduction des ravages occasionnés par des rongeurs.

Lors de la première mission en 1985 (29 jours en mai), encore en période marxiste, je fus installé à l'hôtel Mezochi à Trindade, un gros village en altitude à moins de 2 km du centre-ville de São Tomé. La rusticité fut de mise, non seulement de la chambre elle-même et de son mobilier, mais surtout pour la commodité la plus élémentaire, celle procurée par l'eau, or celle-ci fit cruellement défaut : pas d'eau courante donc, si ce n'est un grand seau d'eau par chambre mis à notre disposition chaque matin et pour toute la journée... Si bien que Guy Champeroux, représentant IRCC à São Tomé, me permit chaque soir de prendre une douche chez lui avant de me ramener dans mon « palace ». Avec comme « colocataires » deux brésiliens chargés d'établir l'état compta et l'évaluation financière du patrimoine des deux *sedes* du projet. Je passais mes fins de journées à jouer au poker avec eux. Les jours de repos, nous allions, ensemble, nous baigner sur la plage la plus proche pour bénéficier, avant de regagner l'hôtel, d'une douche glacée à l'une des nombreuses cascades au-dessus de Trindade. En semaine, à l'occasion de mes passages en fin de journée chez Champeroux, j'assistais souvent à des discussions animées entre cet ex-officier supérieur de l'armée française (à la tête d'une entreprise d'élevage de lapins en France) et les ressortissants Italiens de l'appartement du dessous (membres d'une délégation importante chargée d'une mission d'aide à l'enfance) se plaignant du tapage créé par ce voisin du dessus. Ainsi, même loin de leur métropole respective, les problèmes de voisinage pouvaient ressurgir. A l'hôtel Mezochi, je fis aussi la connaissance d'un jeune médecin égyptien (parlant français, quel plaisir !) que j'allais retrouver, plus tard à ma deuxième mission, chargé de la direction de l'Hôpital central, seul hôpital du pays !...

Le souvenir le plus cruel car émouvant que je garde de mon premier contact avec São Tomé (mai 1985), c'est la visite que l'on m'avait préparée dans une école où de très jeunes enfants m'accueillirent par des chants : je sentais alors que tous les regards, surtout ceux des maîtresses d'école, étaient braqués sur mon attaché-case comme si on s'attendait à ce que je l'ouvre pour distribuer un tas de billets de banque !!



Ile de São Tomé et emplacements des cacaoyères des six exploitations, *empresas estatais agropecuarias*, mises en observations de 1985 à 1986 :

- roça-sede de Bela Vista : Laranjeira (1), Boa Entrada (2), Prado (3) ;
- roça-sede de Uba Budo : Uba Budo Velho (1), Guégué (2), Apolonia (3).

En A, coupe topographique de l'île à partir de Bela Vista et sur une distance linéaire de 38 km (orientation nord-est-sud-ouest) ; en B, coupe topographique de l'île à partir de Uba Budo et sur une distance linéaire de 34 km (orientation est-ouest).

(dessin de Jacques Brouat, graphiste au laboratoire de chimie-technologie de l'IRCC au centre Cirad de Montpellier, 1985).

Pour la deuxième mission de la même année 1985 (9 jours en octobre), je fus hébergé au *guest house* du PNUD au centre-ville à São Tomé : les hôtels, dignes de ce nom, Pouzada à Boa Vista et Mezochi à Trindade, ayant été déclarés officiellement complets... Le régime marxiste encore en vigueur, se fit ressentir encore plus dans l'approvisionnement en nourriture. Vers la fin de ma mission, je rencontrai par hasard le jeune médecin égyptien connu au Mezochi lors de ma mission précédente en mai. Je pense qu'il fut frappé de me retrouver ainsi, un grand corps fatigué à la mine désenchantée : aussitôt, il m'invita dans sa si jolie case en bois peinte de couleurs vives et me prépara *illico* une assiettée énorme de spaghettis à la tomate dont il me semble encore humer l'odeur. Des retrouvailles et un estomac bien plein ont été les deux paramètres qui, en s'additionnant, réalisèrent le miracle de regonfler un moral des plus pessimistes.

Il faut dire qu'à l'issue de ma mission précédente, j'avais regagné Montpellier plein d'enthousiasme et disais à qui voulait m'entendre que São Tomé allait devenir, grâce à l'IRCC, une VITRINE (c'était mon expression maintes fois répétée) : oui, une vitrine du cacao pour tous les pays producteurs de cacao « limitrophes » de São Tomé, de la Côte d'Ivoire au Gabon en passant par le Ghana, le Togo, le Nigeria et le Cameroun. Mais avec cette deuxième mission, mes illusions s'évanouissaient à une vitesse grand V : j'assistais aux absences répétées des équipes sur les lieux d'observation, je constatais que beaucoup de fiches étaient incomplètes, et plus encore, une absence de véhicules et de matériel de protection contre le mauvais temps, bottes, imperméables, parapluies... quelle pauvreté ! Une pauvreté de tout... pauvreté du pays, pauvreté des personnes, chaque jour une déconvenue supplémentaire... Rien ne semble pouvoir être réalisé sans suivi scrupuleux de l'appui financier : alors qu'avec Guy Champeroux (coordinateur technique du projet PRPC, Projet de réhabilitation de la production cacaoyère) et Philip Aguilar (chargé de la Station de Poto), le moindre détail, aussi bien en personnel à mettre à disposition qu'en matériel nécessaire, avait été dûment transmis en portugais sur papier à qui de droit, mais voilà le principal, l'argent, le nerf de la guerre, venait tout de même à manquer... Le résultat fut que les observations sur le terrain ne purent être réalisées non pas sur trois années consécutives, soit sur deux campagnes cacaoyères, mais sur une seule campagne cacaoyère s'étalant entre 1985 et 1986.

En ce qui concerne ma troisième mission en 1990 (12 jours en juillet), 5 ans après les deux précédentes, aux problèmes des pourritures cryptogamiques et des dégâts de l'insecte *Bathycoelia*, venaient s'ajouter, sinon plus préoccupants encore, les dégâts occasionnés par des petits rongeurs du type mulot. Des protocoles d'essais furent définis en subordonnant toute assistance technique à l'adhésion et au suivi sérieux des partenaires santoméens.

En ce début de décennie 1990, dans une démocratie beaucoup plus souple qu'auparavant, les occupations semblaient pouvoir se dérouler avec plus d'optimisme. Déjà, l'installation à l'hôtel Miramar, dernière réalisation en date du « peuple frère » yougoslave, faisait ressentir cette entrée dans un monde nouveau à prétentions plutôt capitalistes, apparemment avec la bénédiction de tout un chacun à São Tomé et Príncipe.

Evolution de la situation à São Tomé

Au cours des années 1990, la station agronomique de Poto sera confiée au CIRAD, département CP filière cacao (CP pour « cultures pérennes » après fusion en 1992 des départements IRCA, IRHO et IRCC) : l'amélioration agronomique conduite dans le cadre d'un « Projet Poto » par Philip Aguilar (agronome), Pierre Jadin (pédologue), Philippe Bastide (technologue), avec un déroulement de la coopération assuré par Jean-Luc Battini jusqu'en 2001, puis clôturé par le Cirad en 2002. Dans ce même laps de temps, un programme « cacao biologique », susceptible de préserver une plus-value pour éviter les fluctuations des cours, fut encouragé pour procurer de façon sûre et définitive un revenu positif pour les petits planteurs (*National Geographic*, nov. 2002, p. 14-15). L'impossibilité d'utilisation générale de pesticides au niveau petits planteurs – coût prohibitif des appareils et produits de traitement – semblerait assurer a priori et sans difficultés ce label « cacao bio » au même titre que celui de « cacao fin » reconnu depuis longtemps. Resterait

l'incertitude de rendements suffisants. En dehors des nombreux aléas pouvant intervenir sur les productions (champignons parasites, insectes déprédateurs, rongeurs), il est apparu que les contraintes climatiques imposaient un choix incontournable des variétés de cacaoyers s'adaptant le mieux possible aux écosystèmes de São Tomé (Pierre Jadin, communication personnelle, 2017)

En contrepartie, face aux problèmes économiques liés à la faiblesse des ressources vivrières ou à l'insuffisance des productions agricoles exportables, difficiles à diversifier (par exemple avec le poivre ou la vanille ?), la population qui se caractérise par un taux d'alphabétisation le plus élevé d'Afrique (75 %), extrêmement chaleureuse et attachante, apparaît être un atout de premier plan, non sans rappeler l'engouement suscité chez le cousin brésilien.

Par ailleurs, le potentiel touristique semble très prometteur à l'image d'un musée à ciel ouvert pour ses installations coloniales qui participèrent au développement économique rapide de l'archipel, et qui procure à São Tomé une richesse historique sans pareil : architecture et urbanisme des *roças*, modèles sociaux à l'image des grandes exploitations structurées (*roça-siège* ou *sedes*), modèles d'extension agraires en terrain non aménagé (*roça-dépendances* ou *empresas estatais agropecuarias*) pour la création de parcelles en vue de leur exploitation, leur accessibilité, leur irrigation... L'introduction du cacao mais aussi celle du café méritent d'être évoquées comme sujets lors de visites touristiques à thème, en soulignant l'origine du besoin grandissant en main-d'œuvre conséquente d'une traite négrière à son époque « florissante » pour apporter « plus vite les bons résultats » ! Evocation historique encore avec la période communiste, la redistribution des propriétés coloniales, le morcellement des parcelles qui s'ensuivit, l'aide des « pays frères » et malgré tout le déclin des ressources économiques.

Toutefois, et c'est ce que l'on ressent le plus quand on circule à travers São Tomé, c'est l'héritage important que peuvent représenter tous ces noms poétiques laissés en référence patrimoniale aux sites, Santa Magdalena, Rio de Ouro Pequeno, Santa Clotilde, Apolonia, Gratidão, Prado... sinon à la suite d'impressions ou de sentiments provoqués par l'environnement, Boa Entrada, Bela Vista, Clara Dias, Vila Celeste, Valle Flor, Valle Prazeres, Boca del Inferno...

Il semble que ce potentiel touristique n'a cessé de s'affirmer depuis la fin des années 1990 : on compte de nombreuses agences de voyages offrant les possibilités de randonnées, d'écotourisme, de plongées ou pêches au gros, la détente sur l'une des nombreuses plages du littoral si ce n'est avec la forêt dense et luxuriante partout présente. Egalement, la diversité floristique et animale exceptionnelle, tant par les fleurs et orchidées que par les nombreux oiseaux dont une trentaine d'espèces endémiques et l'éventuelle apparition de tortues sur les côtes. Le passage de l'Equateur à l'extrême sud de São Tomé, sur l'Ilha das Rolas (l'île des tourterelles), ajoute à l'attrait supplémentaire du tourisme exotique de ce petit pays malgré le désavantage présenté par son éloignement.

Je tiens à remercier Jean-Luc Battini qui, malgré ses occupations dues à son poste de représentant Cirad au Brésil mais qui, en raison de son long séjour effectué à São Tomé, a bien voulu confirmer ou me préciser l'identité des sites portugais ci-après représentés.

III ST. 01 :

L'île principale, São Tomé et la capitale du même nom (8 mai 1985), le relief volcanique torturé de l'île attire l'attention (El Pico, 2020 m). La ville souligne un bord de mer très découpé.

**III ST. 02 :**

São Tomé (1985), vue sur l'ensemble *da marginal*, promenade typique le long du front de mer.

III ST. 03 :

Centre-ville de São Tomé (1985), la place principale et la cathédrale, Nossa Senhora da Graça.





III ST. 04 :
Centre-ville de São Tomé (1985), ancienne maison de type colonial et magasins en rez-de-chaussée.



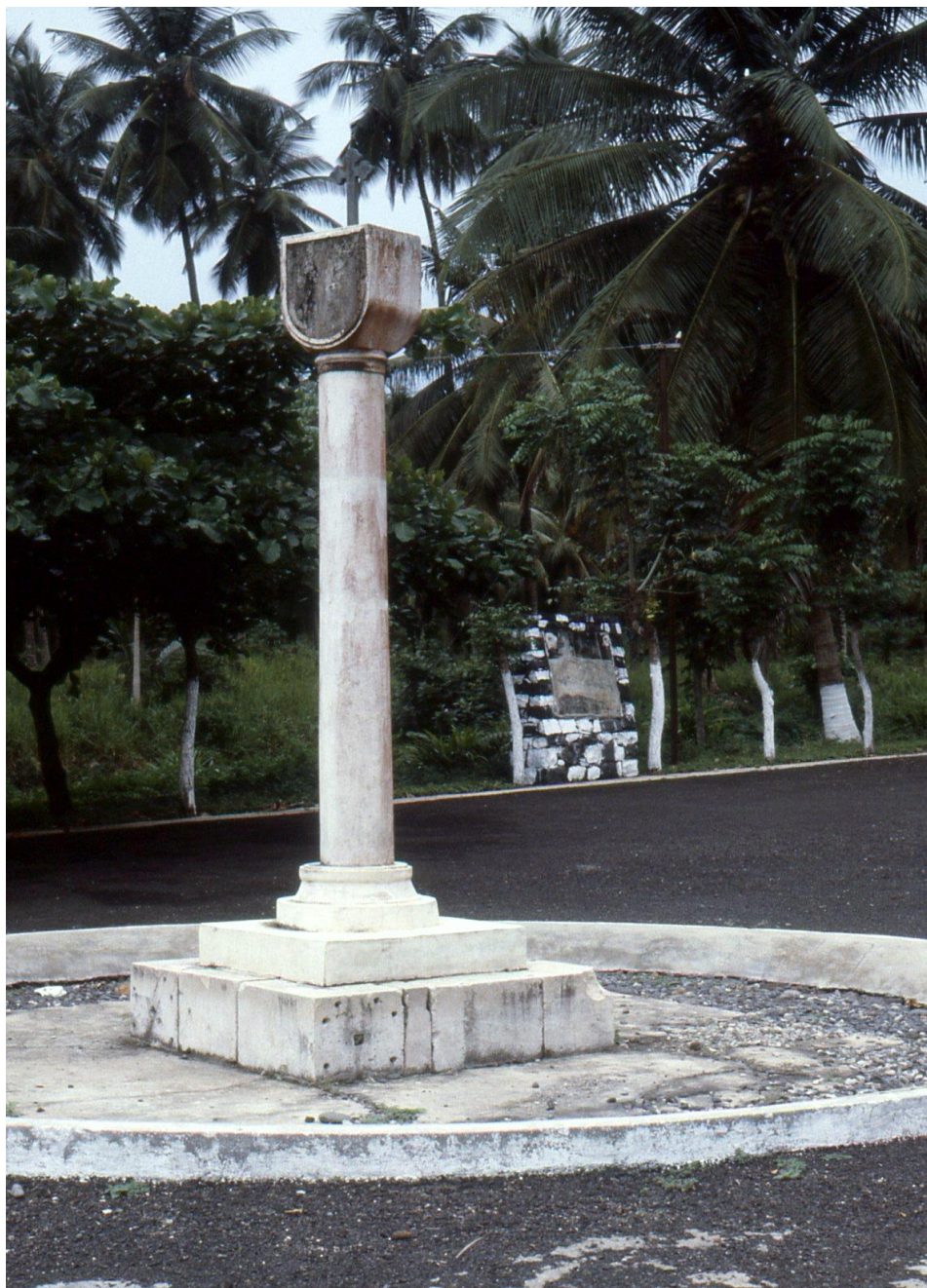
III ST. 05 :
Fortaleza, banlieue ouest de la ville (1985), le fort São Sebastião (1575) transformé en musée et où sont commémorés les massacres du 3 février 1953.



III ST. 06 :
Route côtière reliant la baie Praia Largato à la banlieue nord-est de la ville (1985).

III ST. 07 :

Padrão Portugues de Anambo (São Tomé, 1985), sur la côte nord où débarquèrent les Portugais le 21 décembre 1471, jour de la Saint Thomas.

**III ST. 08 :**

Laranjeira, écabossage sur place (São Tomé, 1985). Le pays a occupé au début du XX^e siècle, la place de premier pays producteur mondial de cacao, ce qui lui a valu le surnom d'île Chocolat, renforcé par son effort de guerre en 1914-1918 par son approvisionnement exclusif des alliés en cacao.



III ST. 09 :

Pierre Jadin, pédologue IRCC, dans une parcelle de cafiers *Arabica* pour ses activités dans le cadre du Projet Poto de la CCCE (Caisse centrale de coopération économique) (São Tomé, 1990).

III ST. 10 :

Sur la côte est de São Tomé, *empresa estatal agropecuaria da Agua Ízé*, proche de la mer, avec son alignement de corons (*Ilhéu Santana* à l'arrière-plan) (1985).



III ST. 11 :

En altitude, *empresa da Boa Entrada* (São Tomé, 1985).

III ST. 12 :
Empresa de Monte Cafe, en altitude (São Tomé, 1990).



III ST. 13 :
Roça de São Nicolau (São Tomé, 1985), galeries à balustres plates découpées.

III ST. 14 :
Roça da Vista Alegre, Amparo II, à balcon en galeries et à toitures de tuiles rouges (São Tomé, 1990).





III ST. 15 :
Entrée imposante de la *roça*
Rio do Ouro (São Tomé, 1985).

III ST. 16 :
Antigo pombal da roça Uba Budo
Sede (1985), aux galeries à
balustres tournées, architecture
portugaise coloniale remarquable
(qualifiée de « colombier antique »)
(São Tomé, 1985).





III ST. 17 :

Roça Uba Budo Sede (São Tomé, 1985), aujourd'hui vestige archaïque alors qu'à son introduction sur l'île, cette machine à vapeur marquait une avancée technologique certaine mais qui allait y trouver, inexorablement, son terminus.

III ST. 18 :

Roça Uba Budo Sede (São Tomé, 1985), être enfants à São Tomé, et ils sont nombreux, c'est trouver de quoi jouer comme sur cet ancêtre de tracteur (1985)



III ST. 19 :

São Tomé, maisons de pêcheurs près du Ponta Figo (1990).

III ST. 20 :

Avec un climat en grande partie de type équatorial, la végétation, luxuriante, dense et intacte, peut réserver quelques surprises comme cet arbre apparemment proche des baobabs, ici à Praia Lagoa Azul (São Tomé, 1985).

**III ST. 21 :**

La découpe de la côte en une multitude de criques et de plages, procure à São Tomé un potentiel touristique qui, depuis 1990, ne cesse de s'affirmer (circuits découvertes et circuits thématiques sont proposés, selon Tripadvisor, 2015).

III ST. 22 :

L'hôtel Miramar, construit à la fin des années 80 par les yougoslaves, alors « peuple frère » (São Tomé, 1990).

**III ST. 23 :**

L'hôtel Martin Beach, petits appartements pour touristes (São Tomé, 1990).

III ST. 24 :

São Tomé, ruisseau débouchant sur l'océan (1985). Ne pas évoquer, l'époque des navires à voiles et la recherche d'eau douce par des marins sur leurs chaloupes ?





III ST. 25 :

São Tomé (1985), épave d'un navire charbonnier, ayant été probablement drossé au pied des parois de la crique lors d'une quelconque tempête...

III ST. 26 :

São Tomé, côte est (1985), Boca do Inferno, la mer n'est toutefois pas démontée, mais l'écume qui s'élève résulte d'un effet geyser du ressac à la sortie d'une excavation de la roche volcanique.



III ST. 27 :

São Tomé (1990), est-elle « l'île mystérieuse » de Jules Verne ?, ou « l'île au trésor » de Stevenson ? Non, elle reste et restera « l'île Chocolat », la bien-nommée...